

PETIT ÉLOGE PHÉNOMÉNOLOGIQUE DE LA PUDEUR, EN MATIÈRE DE DÉVOTION ET AILLEURS ¹...

DANS une société qui réduit la vérité à la sincérité et qui appelle transparence l'indécence ou l'indiscrétion, on est à la fois tenté et méfiant devant le prétendu impératif de la *publicité*. J'entends ici *publicité* au sens premier du geste de rendre public, de montrer et de manifester au grand jour ses sentiments ou ses convictions. Quand règne le « jeu trompeur des effets de scène [...médiatiques, hors desquels] rien n'est censé se passer de vraiment important ² », et la surenchère des bonimenteurs cherchant chacun à se faire entendre plus haut que le voisin, faut-il ou non refuser la *publicité* vis-à-vis de ce à quoi nous tenons le plus, ce que nous considérons comme le plus précieux, mais aussi le plus intime : la foi, la rela-

1. On rappellera que c'est M. SCHELER qui le premier a traité de façon philosophique la pudeur, dans un ouvrage qui a malheureusement beaucoup vieilli, *La Pudeur*, trad. Dupuy, Paris, Aubier, 1952.

2. P. VALADIER, « La transparence n'est pas une vertu publique », dans « La transparence et le secret », *Études*, janvier 1999, p. 53. Voir aussi, dans cet ensemble, les textes de H. Madelin, « Difficile transparence », p. 60-63, et d'A. Pommateau, « Des yeux sans regards », p. 66-68.

tion avec Dieu, la prière dans leurs expressions de dévotion ? Comment jouer le jeu de la publicité sans perdre son âme ? D'un côté, le rejet fait courir le risque d'une disparition sociale ; on s'efface aux yeux des autres, on devient invisible, on n'est plus entendu, on cesse d'exister. De l'autre, comment se faire voir et entendre sans profaner ce que l'on veut rendre public³ ? Rendre public (le m'as-tu-vu) *vulgarise* aux deux sens du mot. On comprend alors le malaise de l'Église et le nôtre dans une société où tout se publie et qui ignore la pudeur.

La pudeur, une vêtue spirituelle

L'enveloppe du corps

Le geste qui voilait dans l'Antiquité les statues des dieux comme celui qui couvrait la tête de l'orant était pudeur. La pudeur avance voilée. Elle abhorre la nudité indécente – ce qui n'empêche pas certains nus d'être admirablement pudiques⁴ – parce que le corps s'y fait le vêtement de l'âme. « La pudeur est ce qui enveloppe le corps » : ce n'est pas seulement un truisme qui dirait l'indécence de la nudité si commune dans bien des sociétés. Plus profondément, la pudeur parce qu'elle voile le corps, le rend signifiant d'autre chose que de lui-même, elle l'empêche de se suffire à lui-même. Comme le vêtement, il est rendu à son statut d'extériorité renvoyant à une intériorité. La pudeur chérit ce qui, rendu public, publié, objet de publicité, se dénature et meurt d'être exposé à tout va. L'intimité d'un être, son for intérieur, est essentiel et fragile ; la pudeur le protège avec d'infinies précautions. Elle est comme un

3. « Comment refuser la publicité pour sauver la sacralité ? », telle était déjà la question de M. NÉDONCELLE dans un article intitulé « De la pudeur comme source de la sécularisation », *Revue de droit canonique*, t. 25, 1975, p. 158-167.

4. C'est d'ailleurs bien en ce sens que les statues grecques sont belles et que, comme le disait Malraux, le diable les néglige !

« premier vêtement, [...] le plus spirituel ⁵. » Elle laisse apparaître sans jamais l'exhiber cette partie de nous qui demande pour s'épanouir intimité, ombre, silence, retraite. Par exemple, elle assure la lisibilité de la piété à qui veut bien ouvrir le livre ; elle la manifeste sans la crier sur les toits, sans blesser l'oreille de quiconque ou éblouir l'œil à le rendre aveugle ; elle ne fait violence à personne ; elle n'impose pas ses formes de dévotion. Mais elle parvient à rendre présent le mystère, à en donner fortement le *senti-*
ment, ce qui est rare en un temps qui oublie que la transparence absolue est un leurre. Sauf à devenir une pure surface sans profondeur, elle est un milieu toujours un peu opaque, un peu résistant, un peu trouble, qui laisse, plus ou moins, passer la lumière comme le visage le fait de l'âme. C'est alors que le geste le plus modeste, la parole la plus ténue puisent leur étrange vigueur dans le fond qui affleure à la surface sans s'y perdre. De grandes démonstrations, de grands éclats de voix, des pleurs bruyants et des gestes théâtraux comme ceux des pleureuses de naguère ont moins d'effet qu'une peine silencieuse qui étouffe ses larmes, ou une main discrète qui pèse à peine sur une épaule.

Un anti théâtre

Il y a des choses qu'on ne peut pas dire, d'autres qu'on ne peut pas montrer, et surtout pas n'importe comment. La pudeur respecte, ou vénère, ou adore dans le secret et le silence. En se taisant, en se cachant, elle rend hommage à ce qui l'a suscitée. Alors que la clameur et le tape-à-l'œil lui sont conduites obscènes. Elle ne bavarde pas, elle ne cherche pas à paraître ou à parader. Elle déteste jouer la comédie, son attitude n'est jamais théâtrale. Elle craint l'extériorité revendiquée qui occulte toute intériorité. Elle fuit les manifestations mondaines, plus encore l'exaltation

5. C.-G. METRAL, « La pudeur ou l'être discret », *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1996, p. 13.

des foules, la fièvre des cohues, la lumière aveuglante des projecteurs, les clameurs assourdissantes, les applaudissements de la scène. Chacun de nous a le pénible souvenir de formes de piété, et parfois même de formes liturgiques impudiques. Tout en surface, bavardes ou bruyantes, criardes, brutales, elles croyaient bien faire en exposant l'essentiel sous une lumière si crue, si violente qu'on frôle le sacrilège, et qu'en tout cas le sacré ou le mystère, de quelque nom qu'on le nomme, n'y pouvait survivre. En elles aucune résistance, aucune réserve, aucune retenue qui invite à s'interroger sur ce qui est en jeu, quelle relation, quelle expérience, quel beau secret. Ce *secretum meum mihi* auquel tiennent tant des êtres comme Pascal, Kierkegaard ou Edith Stein.

Pascal au lendemain de sa nuit mystique en écrivit le mémorial ; mais il le cacha dans la doublure de son pourpoint où il fut découvert peu de jours avant sa mort par un domestique. Ce n'était pas pour se protéger du monde, mais parce qu'une parole aux limites de l'indicible est difficilement communicable. Ce qu'on a appelé la « dictature de la transparence » ignore et fait violence à l'intimité vulnérable et secrète de notre for intérieur, ce mystère d'un dedans qui n'existe jamais en lui-même et pour lui-même, ce qui le constituerait en une inviolable forteresse. Mais ouvert à tous les vents, il lui faut cependant se préserver précisément comme intériorité. Semblable à une bande de Moebius, l'extérieur et l'intérieur de l'homme s'échangent certes, mais à un endroit précis on sait ce qui est d'un côté ou de l'autre. Car il s'agit bien d'extérioriser ; il n'est pas question de toujours tout garder pour soi. La pudeur n'est pas introvertie, pas plus d'ailleurs qu'elle n'est extravertie. Elle est à l'entre-deux de l'intérieur et de l'extérieur. Elle sait la valeur de l'extérieur quand il exprime l'intérieur qui le subvertit et lui donne de sa profondeur. Elle connaît le prix de l'intérieur qu'aucun extérieur ne peut tout entier contenir mais qui reste impuissant de se refuser à l'expression.

La pudeur, « humanité assumée... »⁶

« ... au cœur de la relation de l'homme avec lui-même... »

À la frontière du corps et de l'esprit, à leur jointure, la pudeur s'essaie à les ajoindre. Tâche ô combien difficile, mais si nécessaire. Mais qui ne voit à quel point est délicate cette réserve, cette retenue, ce fragile équilibre de l'esprit et de la matière, du corps et de l'âme. Si fragile, si délicat, tellement attiré par les excès de part et d'autre qu'il faut une infinie prudence dans leurs relations, afin de ne pas faire taire l'un au profit de l'autre qui seul se ferait entendre, impudiquement. Car il y a une impudicité de l'esprit dans son mépris ou sa dénégation du corps, comme s'il était seul, dans l'orgueil de l'angélisme. La pudeur est une vertu du milieu, de la modération, de la prudence, de la discrétion. Qui peut être assez sûr de soi pour l'éviter et se passer du voile qui atténue la brutalité et la crudité des attitudes et des comportements ?

Comme elle mesure la dualité de l'homme, la pudeur tient compte de sa temporalité. « Langage, elle fait signe que l'homme est attente, qu'il n'est pas achevé⁷. » Consciente de ce qu'elle peut, et de ce qu'elle ne peut pas encore, elle a si bien le sens de la durée, des mûrissements et des approfondissements qu'elle se méfie de cueillir les fruits avant leur terme. Elle refuse de hâter le cours des choses. La semence levée trop tôt ne donne rien de bon. Prudente, elle trouve là ses plus fortes raisons, dans la promesse des joies à venir que la précipitation ferait s'évanouir. Pudeur des fiançailles, pudeur des longues maturations dans le secret des cœurs et des corps, quand ce n'est pas encore le temps des épousailles⁸. La pudeur se tient en

6. Les titres sont ici empruntés à une citation de C.-G. Metral.

7. J. Sojcher, préface à l'ouvrage cité de C.-G. Metral, p. 10.

8. Voir l'impudeur admirable du Cantique des cantiques.

réserve, éveillée comme les Vierges sages⁹ de l'Évangile. On remarquera que leur sagesse est le plus souvent représentée au portail de nos cathédrales sous le visage de la pudeur, et la folie de leurs compagnes est visiblement impudique. Ce que pourtant ne dit pas le texte de Matthieu qui souligne leur imprudence, leur manque de bon sens et leur *impatience*. « Comme l'époux tardait, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent » (Mt 25, 5). Rien, on le voit, qui justifie l'agitation frénétique, l'exubérance indécente de l'iconographie médiévale, sinon de ne pas savoir attendre. La foi qui vacille n'a-t-elle pas, elle aussi, cette fâcheuse tendance à vouloir tout, tout de suite, dans le triomphe de l'immédiateté, incapable qu'elle est de veiller dans la nuit, inquiète de la venue de l'Époux, alors qu'elle n'en sait ni le jour ni l'heure ? La pudeur est comme l'humble écho dans l'attitude humaine de l'attente eschatologique. Elle a même forme de réserve et de confiance.

« ...aussi bien qu'avec autrui »

La pudeur a un sens extrêmement aigu de l'altérité. La pudeur ne se comprend que dans l'être-avec-les-autres. Non pas tant, comme dans la philosophie de Sartre, que le regard d'autrui soit l'instance odieuse qui me fait connaître la honte et la culpabilité¹⁰. Mais parce qu'elle est nécessaire au bon compagnonnage des hommes entre eux. Il n'est pas tout à fait faux de la rapprocher de la politesse ou de la courtoisie qui en sont des expressions culturelles, et parfois convenues. À l'excès parfois quand elle en devient timide¹¹, qu'elle craint de déranger, de mal faire, de n'être pas comprise. Elle s'inquiète de ne pas savoir exprimer ses émo-

9. *Prudentes et fatuae*, dit la Vulgate, ce qui va plus dans mon sens que le grec !

10. Ici se pose la question de l'interprétation de Gn 3, 7 : « Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils surent qu'ils étaient nus ». Pudeur ou honte ? Le sens du « péché originel » me paraît en dépendre.

11. La timidité dont M. Scheler dit qu'elle est cette angoisse que l'on éprouve du simple fait de la présence de personnes étrangères.

tions, ses sentiments et ses convictions. Pourtant, ici, elle ne se confond ni avec la honte, ni avec le respect humain ou la pusillanimité. Mais elle se sait par nature maladroite. « L'expérience pudique est la conscience intuitive de la vulnérabilité de la condition humaine ¹². » Par là, on voit sa modestie, mieux son humilité. C'est qu'elle connaît l'expérience désagréable de l'enfer pavé de bonnes intentions, parce que, encore une fois, elle se vit constamment à la frontière du visible et de l'invisible, du fait et de l'intention, de l'intérieur et de l'extérieur. D'où quelques inquiétudes : et si le passage entre des réalités si contraires ne se faisait pas ? ne se faisait pas bien ? s'il y avait malentendu, pire : contresens ? La pudeur a l'expérience de sa fragilité et de ses limites. Ne rougit-elle pas sans le vouloir ? Aussi, là encore, est-elle prudente. Elle craint d'effaroucher, de blesser, d'entraîner des méprises. Par dessus tout, et c'est la conséquence de ce qui précède, la pudeur a le sens du respect, du respect et de la déférence qui interdisent une familiarité déplacée. Alors elle refuse de courir le risque de violer les « toujours si fragiles libertés intimes ¹³ ». Ni honteuse ni effrontée, elle se recueille pour mieux accueillir, elle se réserve pour mieux se donner, elle se retient pour mieux s'offrir. Non comme la coquette qui mime la pudeur pour mieux séduire et n'a aucun souci du respect d'autrui qu'elle attire dans ses rets. Mais parce qu'elle sait l'homme inachevé, et si difficile le juste milieu entre l'ange et la bête.

...dans le respect et la distance

Less is more. « Pudeur paradoxale qui veut qu'un être acquière plus de présence, par le respect de la distance ou

12. C.-G. METRAL, *op. cit.*, p. 12.

13. M. NÉDONCELLE, *op. cit.*, p. 162. L'auteur cite J. ILLIES, *L'Homme manipulé*, Strasbourg, 1974 : reconnaître qu'on est nu dans la Genèse signifie qu'on reconnaît le pouvoir de cette nudité sur le corps de l'autre comme sur le sien. « La réaction de la conscience sur cette découverte que l'on possède un pouvoir sur la liberté de l'autre, c'est la pudeur. »

sa tendance à l'effacement ¹⁴. » C'est dans la distance maintenue que se font les vraies rencontres. Alors on peut être ensemble, dans une proximité qui bannit toute promiscuité. L'écart honore l'autre et respecte les personnes. La foule, par les phénomènes fusionnels qu'elle induit, fait tomber les barrières de la pudeur. Elias Canetti a bien montré à quel point l'individu s'y découvre capable d'une incroyable audace, mais anonyme, et d'une impudeur totalement dépersonnalisée. La pudeur protège l'homme contre lui-même. Une personne n'existe que parce qu'elle a son jardin secret, et qu'elle laisse autrui cultiver le sien, jusqu'à temps que s'ouvrent les portes dérobées qui permettent aux fiancés comme aux âmes de se rencontrer, en vérité. Que chacun prenne le temps d'être lui-même, dans le retrait et la discrétion, afin d'être à l'autre (l'Autre) en vérité. Parce qu'il n'y a pas de pudeur sans distance, elle est indispensable à la manifestation de la transcendance, ou du sacré ¹⁵, ou de l'Autre, de quelque nom qu'on nomme ce que célèbre la foi dans sa dévotion.

La pudeur, « tout à la fois labyrinthe et fil d'Ariane de notre intimité »

On l'aura remarqué en cours de route, les choses en fait ne sont pas si simples, car la pudeur est ambiguë, de l'ambiguïté du silence, mutique ou éloquent, profond ou vide. Devant ce qu'elle éprouve comme « sacré », la pudeur est une réaction qui en marque à la fois la proximité et l'écart. Elle vise à le « mettre à l'abri de la profanation ¹⁶ ». Il ne s'agit bien sûr pas pour elle de le nier ou de le combattre. Cependant le respect dont elle fait preuve peut apparaître comme un retrait du « sacré » lui-même. « Il y a donc un lien indissoluble entre la pudeur et le sacré. Mais le para-

14. C.-G. METRAL, *op. cit.*, p. 15.

15. Je n'entrerai pas ici dans une discussion sur la pertinence de ces mots.

16. M. NÉDONCELLE, *op. cit.*, p. 159.

doxe de la pudeur est qu'elle dissimule ce qui tient le plus à cœur ou n'en laisse apparaître que l'occultation¹⁷. » Le paradoxe est donc que, excessivement attentive aux risques de la profanation, la pudeur est source de ce que M. Nédoncelle appelle la « profanité¹⁸. » « Elle crée une zone de silence qui, vue de l'intérieur, est un culte rendu au sacré, mais qui, vue du dehors, est une neutralité ou une banalité, sinon un vide¹⁹. » Révéler et voiler, ne pas trop montrer, mais suffisamment cependant... On voit à quels excès cela peut mener, aussi bien du côté de la révélation qui, à vouloir tout montrer, devient exhibition, que de celui de l'occultation qui, à l'extrême, fait disparaître son objet. La sécularisation peut alors dépasser la mesure. La pudeur n'est plus que l'alibi du respect humain, de la pusillanimité, parfois même de la honte ou de la lâcheté, en tout cas de l'indifférence envers le sacré qu'elle prétendait sauvegarder. Les grands témoins, les martyrs sont rarement pudiques en ce sens.

L'ambiguïté de la pudeur est inévitable. L'équivoque est dans la motivation et la finalité de la pudeur et de ses silences. Entre tremblement sacré et indifférence, égocentrisme ou respect d'autrui, prudence ou lâcheté, « la profanité est équivoque : elle est exposée à des déviations dans le sujet qui la crée et à des contresens profanateurs dans les sujets qui en sont les témoins ». M. Nédoncelle voit là trois conséquences négatives. 1. L'intériorité oublie de se vérifier et de s'authentifier dans sa capacité à s'extérioriser (ce qui lui éviterait de s'exposer aux critiques acerbes de Sartre contre la vie intérieure). Il lui faut se manifester, se faire agissante, devenir réelle dans le concret, ce concret

17. *Ibid.*

18. «... du fait que nous respectons le mystère de la transcendance et ne voulons pas jeter de perles aux pourceaux, nous recourons [*sic*] encore à une profanité pour ne pas exposer les réalités invisibles ou divines à une profanation. » À l'opposé du silence mystique mais comme son symétrique dans la réserve devant la transcendance, M. Nédoncelle va jusqu'à mettre l'objectivité scientifique et sa clôture dans le positivisme (p. 161).

19. *Ibid.*, p. 160.

pourtant toujours si vulgaire, et elle s'y refuse. 2. Le respect d'autrui sous prétexte de discrétion et pour ne pas porter atteinte aux sacro-saintes libertés de la sphère privée, transforme les individus en unités monadiques isolées les unes des autres. « Une timidité panique devant l'interlocuteur rend impossible [...] la] réciprocité des consciences. » 3. Enfin, à trop maintenir éloignée la transcendance, l'activité concrète, la réalité ici-bas est complètement désacralisée. Le sacré n'y trouve plus sa place par crainte de le voir profané ; il disparaît. « Cet excès est particulièrement délétère pour une religion telle que le christianisme, car il va directement à l'encontre du modèle que représente l'Incarnation ²⁰. »

La christianité de la pudeur

La pudeur chrétienne

Comment exposer au-dehors le dedans, passer de l'intérieur à l'extérieur sans que le premier ne caricature et ne trahisse le second ? Telle est la crainte dont témoigne la pudeur, que la *publicité* falsifie les gestes les plus purs. Jésus lui-même nous invite à prier dans le silence, à jeûner sans que cela se voie, à faire l'aumône en secret (Mt 6, 1-8). La main gauche doit ignorer ce que fait la main droite, et celui qui étale sa piété sur la place publique a déjà reçu sa récompense. Hannah Arendt remarquait que dans le christianisme la bonté doit œuvrer dans l'ombre,

20. Nédoncelle prend l'exemple du XVII^e où la foi la plus profonde ne parvient pas toujours à se faire admettre dans une littérature finalement très profane. L'accueil mitigé fait à *Polyeucte* selon un critique viendrait de ce qu'on éprouvait « un certain malaise à voir porter sur le théâtre une tragédie religieuse : aux chrétiens fervents, l'exhibition de leurs pensées secrètes les plus profondes paraissait inconvenante. [Les contemporains de Corneille] s'accommodaient assez mal d'un mélange du sacré et du profane qui leur semblait une profanation » (cité p. 164).

puisque le seul fait de *se montrer* l'altère en prétention, vanité, hypocrisie. Elle en concluait que le christianisme « inaugure [...] un domaine strictement privé et caché, que seul peut pénétrer un Dieu qui connaît les cœurs ²¹ ». La publicité vide l'homme de son intériorité. La profondeur s'y transforme en surface, brillante peut-être, mais souvent trompeuse. Nous voici pris au piège des jeux du paraître : apparence, apparition, révélation, manifestation, exposition, exhibition ²²... La distance qui fait glisser de l'une à l'autre est si mince que le pas est vite franchi sans forcément qu'on s'en aperçoive.

À quelle condition le visible laissera-t-il transparaître l'invisible ? Loin d'être l'idole qui arrête le regard, il est l'icône qui demande qu'on la traverse en direction d'un Autre qu'elle-même. Une manifestation de piété parvient à être une icône de dévotion quand le clair-obscur, le demi-mot de la discrétion et de la réserve laissent transparaître cet essentiel « invisible pour les yeux » dont parlait Saint-Exupéry. L'ineffable, la profondeur insondable, en un mot le mystère, ne demandent pas à être cachés au point qu'on les oublie et qu'on en vienne à nier leur existence. Alors, l'impie, c'est-à-dire celui qui n'en a pas l'expérience vive, ne saura même plus que pour d'autres cela existe, plus fort que toute autre réalité. Le même évangile de Matthieu qui

21. P. VALADIER, *op. cit.*, p. 54. M. HENRY fait le même constat que H. Arendt dans un contexte philosophique pourtant différent (celui de *L'Essence de la manifestation*) : la duplicité du paraître est telle que « ce qui se montre au-dehors peut être le contraire de ce qui s'accomplit dans la vie invisible. Ainsi le comportement du jeûne peut très bien se produire quand celui qui a les traits tirés et les cheveux défaits ne jeûne pas – le comportement de la piété quand celui qui se frappe la poitrine et plaque son front contre terre ne prie pas. Ainsi le monde du christianisme est-il celui de l'hypocrisie ou de l'incognito. Seulement là où l'action réelle se produit, elle n'est donnée à elle-même que [...] sous l'œil Omni-Voyant de Dieu, du Père qui voit dans le secret » (Matthieu, 6, 17). « Le christianisme : une approche phénoménologique ? », *Transversalités*, n° 64, oct.-déc. 1997, p. 224.

22. Ce n'est pas pour rien qu'en anglais « exposition » se dit *exhibition*.

nous enjoignait la pudeur des pratiques, nous appelle aussi à être la lumière du monde. « Quand on allume une lampe, ce n'est pas pour la mettre sous le boisseau, mais sur son support [...] De même, que votre lumière brille aux yeux des hommes, pour qu'en voyant vos bonnes actions ils rendent gloire à votre Père qui est aux cieux » (Mt 5, 14-16). Comme l'amour meurt d'être confondu avec la pornographie ou renvoyé à l'inexprimable, condamné au mutisme, inapparent, inaudible, inexistant, la dévotion aussi demande cet entre-deux du dire et du taire, du montrer et du cacher, du visible et de l'invisible qui s'appelle la *pudeur*. « Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur » (Lc 5, 8)...

L'impudique pudeur du christianisme

Dieu lui-même est discret. Sa pudeur est extrême, qui interdit toute représentation anthropomorphique. Même pour Moïse sur le Sinaï. Il se cache dans le buisson ardent. Il parle et nul ne le voit (Ex 4, 12). Il se fait entendre à Élie dans le « souffle ténu d'une brise légère ». Il se laisse voir « de dos ». La pudeur de Dieu répond ici à la pudeur de l'homme qui se voile le visage. Et même l'Incarnation peut apparaître comme la forme la plus extrême de cette discrétion. Mais sous une forme paradoxale, et il faut avec J.-L. Schlegel²³ parler d'« une pudeur impudique » du christianisme « à même d'exprimer l'inexprimable ». Dieu se vide de sa condition divine, il se fait homme pour habiter parmi les siens. Aux yeux des hommes c'est là une grande indécence²⁴ que celle d'un Dieu fait homme. On le

23. J.-L. SCHLEGEL, « Comment parler de l'expérience de Dieu ? », *La Pudeur, la réserve et le trouble*, Paris, Autrement, coll. « Série Morales », 1992, p. 108-125. Texte magnifique qu'il faudrait plus amplement citer.

24. Elle se distingue cependant de la décence qui a, en apparence, la même fonction. La décence est affaire de conventions et de conformité à un art de vivre culturellement situé. « La décence, relevant principalement de l'espace public, consiste à observer au pied de la lettre

vérifie à la discrétion des commentaires, mais à l'audace de l'évangéliste à propos de ce bébé qu'on enveloppe de langes – il le faut bien. D'ordinaire, les enfants merveilleux ont des naissances plus éthérées. Dès leur naissance, souvent adultes, ils échappent à la vulgarité de la petite enfance, sa dépendance extrême à l'égard du corps et de ses besoins. Et c'est le corps d'un Dieu crucifié – folie radicale et scandale suprême – qui sera exhibé sur la croix. « Celui-là était le Fils de Dieu » dira le centurion devant l'indécence de ce corps supplicié qui atteste l'infinie pudeur d'un Dieu qui ne s'impose jamais. *Noli me tangere...* le Christ ressuscité se fait reconnaître à Marie-Madeleine dans la distance, tandis qu'il invite Thomas à toucher ses plaies. C'est que la foi et le doute ont exigence inverse de certitude dans l'immédiateté.

En conclusion, on a raison de dire que cette pudeur, si malmenée par la culture contemporaine, assure « la dignité de l'homme, son essence concrète, son humanité incarnée et située ²⁵ ». La pudeur est une sorte de négociation de l'homme avec sa diversité, son ambiguïté. Il essaie grâce à elle de réconcilier l'âme et le corps, l'esprit et la matière, l'intérieur et l'extérieur, peu importe ici de quels noms on appelle cette dualité si souvent antagoniste. Toujours en deçà ou au-delà de lui-même, de ce qu'il voudrait dire, de ce qu'il voudrait faire, l'homme y éprouve son incarnation et réussit à en surmonter, tant bien que mal, les tensions opposées. La pudeur résulte d'une expérience radicale de la finitude de l'homme, individu singulier, inachevé et limité, aux prises avec lui-même et avec les autres. L'être pudique vit au croisement du corps et de l'âme, du moi et

les convenances afin de donner aux manifestations corporelles et affectives la forme définie de la culture » (C.-G. METRAL, *op. cit.*, p. 12). La pudeur se traduit ou s'exprime souvent selon les codes de la décence, mais celle-ci peut n'être qu'une forme vide, un signifiant que son signifié le plus authentique, l'âme pudique, a déserté.

25. J. SOJCHER, *op. cit.*, p. 10.

de l'autre. Il refuse aussi bien l'intériorité pure de *la belle âme*, son angélisme niais et impossible, que l'extériorité pure d'une existence tout entière réduite à la matérialité du visible. La pudeur réunit l'un et l'autre pôles, et c'est pourquoi les quelques philosophes qui en ont parlé l'ont toujours associée à la notion de personne. La pudeur, à l'opposé de l'audace, n'est pour autant pas restreinte, recroquevillée sur elle-même, peureuse, timorée. Au contraire, elle prend la mesure des choses. Elle est patiente et ne renonce pas, fervente mais non exaltée. Éminemment personnelle, ouverte sur le mystère et sur la transcendance, liée à l'ambivalence, subtile, elle se méfie des emballlements intempestifs des sens et de l'affectivité. Elle craint de s'égarer, elle se méfie d'elle-même. Elle fait l'expérience du silence comme d'une parole essentielle. Elle est d'autant plus fervente qu'elle est discrète.

Ayons donc pudeur dans nos dévotions les plus vives ! Lecture, méditation, prière, contemplation, on le remarquera, ne demandent rien d'autres et je connais peu de célébrations aussi pudiques, ou réservées si l'on préfère, que celles de certains monastères. C'est que le paraître n'y a aucune part, et que, me semble-t-il, et comme dans toute communauté fervente, le privé ne s'y oppose pas au public, l'individuel au collectif. Il n'y a de beauté véritable que pudique, ce qui devrait intéresser les liturgistes, car la matière s'y spiritualise et le corps y laisse transparaître l'âme.

Geneviève HÉBERT.